

A L V A R O M U T I S

LA NEIGE
DE L'AMIRAL

*Roman traduit de l'espagnol (Colombie)
par Annie Morvan*

ÉDITIONS ZULMA

Paris • Veules-les-Roses

*À Ernesto Volkening
(Anvers, 1908–Bogotá, 1983).*

*En souvenir et en hommage
à son amitié sans ombre
et à son inoubliable leçon.*

ÉMILE VERHAEREN
Les Pêcheurs

Alors que je croyais avoir eu entre les mains la totalité des écrits, lettres, documents, récits et mémoires de Maqroll le Gabier, et alors que ceux qui savaient combien je m'intéressais à sa vie avaient cessé de chercher des traces écrites de sa pitoyable errance, le hasard, au moment où je m'y attendais le moins, me réservait encore une bien curieuse surprise.

J'éprouve toujours, en me promenant dans le quartier gothique de Barcelone, un plaisir secret à fouiner dans ses vieilles librairies, à mon avis les mieux fournies et dont les propriétaires possèdent encore la compétence subtile, l'intuition généreuse, le savoir taciturne, qui sont les qualités du véritable libraire, cette espèce en voie de disparition imminente. Il y a quelques jours, en passant rue de Botillers, mon attention fut retenue par la vitrine d'une librairie ancienne, la plupart du temps fermée mais qui offre à l'avidité du collectionneur des pièces réellement exceptionnelles. Ce jour-là, elle était ouverte. J'y entrai, animé de la ferveur avec laquelle on pénètre dans le sanctuaire d'un rite oublié. Un homme jeune avec une épaisse barbe noire de juif levantin, un

teint d'ivoire et des yeux humides et sombres figés en une légère expression d'étonnement, attendait derrière une pile de cartes et de livres en désordre qu'il cataloguait d'une minutieuse écriture appartenant à un autre âge. Il me sourit légèrement et, tel un bon libraire de tradition, il me laissa fureter entre les rayons en s'efforçant de passer le plus possible inaperçu. Alors que je mettais de côté quelques livres en vue de les acheter, je tombai soudain sur une belle édition, reliée en peau cramoisie, de l'ouvrage du professeur Raymond que je cherchais depuis des années et dont le titre est en soi toute une promesse : Enquête du prévôt de Paris sur l'assassinat de Louis, duc d'Orléans, édité en 1865 par la Bibliothèque de l'École des chartes. Des années d'attente étaient ainsi récompensées par un coup de chance sur lequel depuis bien longtemps je ne nourrissais plus aucune illusion. Je pris l'exemplaire sans même l'ouvrir et demandai son prix au jeune barbu. Il me l'indiqua sur ce ton catégorique, décisif, définitif et sans appel, propre lui aussi à son altière confrérie. Je payai sans barguigner le livre et les autres ouvrages que j'avais choisis, et je sortis afin de savourer mon acquisition avec une lente et délectable volupté, seul, sur un banc de la petite place où se dresse la statue de Ramón Berenguer le Grand. En tournant les pages, je remarquai qu'au verso de la couverture il y avait une grande poche destinée originellement à ranger les cartes et les arbres généalogiques qui

complétaient le fascinant ouvrage du professeur Raymond. À leur place il y avait un paquet de feuilles, la plupart de couleur rose, jaune ou bleue, qui avaient l'aspect de factures ou de tableaux de comptabilité. En les examinant de plus près, je m'aperçus qu'elles étaient recouvertes d'une écriture menue, quelque peu tremblante, peut-être même fébrile, tracée au crayon violet en lignes serrées que la salive de l'auteur avait çà et là délavées. Elle recouvrait les deux côtés, contournant avec soin les documents originaux qui, je pouvais le constater, étaient bien de la papeterie commerciale. Soudain, une phrase me sauta aux yeux et me fit oublier la recherche scrupuleuse de l'historien français sur le perfide assassinat du frère de Charles VI de France, ordonné par le duc de Bourgogne, Jean sans Peur. À la fin de la dernière page, on pouvait lire ces mots, libellés à l'encre verte d'une main un peu plus ferme : « Écrit par Maqroll le Gabier pendant sa remontée du fleuve Xurandó. Remettre à Flor Estévez quel que soit l'endroit où elle se trouve. Hôtel de Flandres, Antwerpen. » Comme le livre était abondamment souligné et comportait un grand nombre de notes écrites avec le même crayon, il était facile d'en déduire que notre homme, afin de ne pas se séparer de ces feuilles, avait préféré les ranger dans la pochette conçue à des fins plus importantes et plus académiques.

Tandis que les pigeons continuaient de souiller la noble sculpture du conquistador de Majorque

et gendre du Cid, j'entrepris de lire les feuilles bigarrées sur lesquelles, comme dans un journal, le Gabier avait consigné ses mésaventures, ses souvenirs, ses réflexions, ses rêves et ses chimères, alors qu'il remontait le courant d'un des nombreux fleuves qui naissent dans la montagne pour se perdre dans la pénombre végétale de l'immensurable forêt. L'écriture de certains passages était plus fine, et il était facile d'en déduire que les vibrations du moteur de l'embarcation du Gabier étaient responsables de ce tremblement qu'au début j'avais attribué aux fièvres qui, sous ces climats, sont aussi fréquentes que rebelles à tout médicament et à tout soin.

Le Journal du Gabier, de même que tous ses écrits laissés en témoignage d'un destin qui lui a toujours été adverse, est un mélange indéfinissable des genres les plus divers : il va de la narration triviale de faits quotidiens à l'énumération des préceptes hermétiques de ce que j'imagine être sa philosophie de la vie. Tenter de corriger ses fautes eût été d'une fatuité naïve et eût bien peu ajouté à son intention première de consigner, jour après jour, les expériences d'un voyage dont la monotonie et l'inutilité étaient sans doute rompues par ce travail de chroniqueur.

Il m'a semblé, par ailleurs, d'une équité élémentaire que ce Journal porte le nom de l'endroit où Maqroll bénéficia, durant un long laps de temps, d'un calme relatif et des soins de Flor Estévez, la patronne des lieux et la femme qui, le mieux, sut le

comprendre et partager la dimension excessive de ses rêves et le difficile enchevêtrement de son existence.

J'ai pensé également qu'il serait intéressant, pour les lecteurs de ce Journal, d'avoir à leur disposition d'autres informations sur Maqroll, liées, d'une façon ou d'une autre, aux personnes et aux événements cités dans son récit. C'est pourquoi j'ai réuni, à la fin de cet ouvrage, quelques articles sur notre personnage parus dans des publications antérieures et qui me semblent occuper ici la place qui leur revient.

Journal du Gabier

15 mars

Les informations que je possédais indiquaient qu'une bonne partie du fleuve était navigable jusqu'au pied de la Cordillère. Naturellement, c'est inexact. Nous voyageons sur une embarcation à fond plat munie d'un moteur Diesel qui lutte contre le courant avec un entêtement asthmatique. À l'avant, il y a une bâche en toile soutenue par des piquets de fer où sont accrochés des hamacs, deux à bâbord et deux à tribord. Les autres passagers, lorsqu'il y en a, s'entassent au milieu du bateau, sur un tapis de palmes qui les protège du plancher métallique brûlant. Leurs pas résonnent dans la cale vide comme un écho fantomatique et grotesque. À tout moment nous nous arrêtons pour renflouer la chaloupe échouée sur un de ces bancs de sable qui se forment soudain pour disparaître ensuite au gré du courant. Nous occupons, moi et un autre passager monté lui aussi à Port d'Espagne, deux des quatre hamacs ; les deux autres sont pour le mécanicien et le lamaneur. Le capitaine dort à l'arrière, sous un parasol de plage multicolore qu'il fait tourner selon la position du

soleil. Il est toujours dans un état de semi-ébrioité habilement maintenu grâce à des doses régulières qu'il administre de façon à ce que ne le quitte jamais cet état d'âme où l'euphorie alterne avec une torpeur somnolente qui à aucun moment ne l'abat tout à fait. Ses ordres n'ont aucun rapport avec notre route et nous plongent dans une perplexité agaçante : « Haut les cœurs ! Gare à la brise ! À cœur vaillant rien d'impossible ! L'eau est à nous ! Brûlez la sonde ! » et ainsi de suite, toute la journée et une bonne partie de la nuit. Ni le mécanicien, ni le lamaneur ne s'inquiètent de cette litanie qui, d'une certaine façon, les tient éveillés et en alerte, et leur donne la dextérité nécessaire pour éviter les pièges continuels du Xurandó. Le mécanicien est un Indien à ce point silencieux qu'on pourrait le croire muet, et qui ne communique que de temps en temps avec le capitaine, dans un galimatias difficile à traduire. Il a les pieds et le torse nus. Son pantalon de toile, couvert de taches de graisse, est attaché sous un ventre luisant et proéminent au milieu duquel une hernie ombilicale se dilate et se contracte au rythme de ses efforts pour maintenir le moteur en marche. Sa relation avec le moteur est un cas évident de transsubstantiation ; tous deux vivent et se fondent en un même objectif : faire avancer la chaloupe. Le lamaneur, quant à lui, est un de ces êtres qui possèdent une inépuisable capacité de mimétisme, et dont les

traits, les gestes, la voix et autres caractéristiques personnelles ont atteint un degré d'inexistence à ce point parfait qu'ils ne parviennent jamais à s'incruster dans la mémoire. Ses yeux touchent presque l'arête du nez et je ne me souviens de lui qu'en évoquant le sinistre M. Rigaud/Blandois de *La Petite Dorrit*. Cependant, cette comparaison, aussi inoubliable puisse-t-elle être, ne subsiste guère. Lorsqu'on observe le lamaneur, le personnage de Dickens s'évanouit. Étrange oiseau. Dans la partie du bateau protégée par la bâche, mon compagnon de voyage est un géant blond qui mâchonne quelques mots qu'un accent slave rend pratiquement incompréhensibles. Il est calme et fume sans arrêt des cigarettes pestilentielles que le lamaneur lui vend à un prix prohibitif. J'apprends qu'il se rend là où je vais moi-même : à la factorerie où l'on conditionne le bois qui descendra sur ce même fleuve et dont je suis censé organiser le transport. Le mot factorerie provoque l'hilarité de l'équipage, ce qui n'est guère pour me faire plaisir et m'emplit d'un doute pour le moins déconcertant. La nuit, nous nous éclairons avec une lampe Coleman sur laquelle viennent s'écraser de grands insectes aux couleurs et aux formes si diverses que j'ai parfois l'impression que quelqu'un organise leur défilé selon un but didactique que je ne peux discerner. Je lis à la lumière des effilochures du tissu incandescent jusqu'à ce

que le sommeil m'abatte, comme une drogue à l'effet immédiat. L'inconséquente légèreté du duc d'Orléans m'occupe encore un instant, puis je tombe dans un implacable assoupissement. Le rythme du moteur change à chaque instant, ce qui nous maintient dans un état de constante incertitude. Il est à craindre que d'un moment à l'autre il s'éteigne définitivement. Le courant devient de plus en plus capricieux et indomptable. Tout ceci est absurde et je n'en finirai jamais de savoir pourquoi je me suis embarqué dans cette aventure. Il en va toujours de même au début de mes voyages. Plus tard survient l'indifférence bienfaitrice qui répare tout. Je l'attends avec impatience.

18 mars

Ce que je craignais depuis quelque temps est arrivé : l'hélice a buté sur un fond de racines et l'axe qui la soutient s'est tordu. La vibration est devenue inquiétante. Nous avons dû accoster sur une grève d'ardoise d'où monte un relent végétal douceâtre et pénétrant. Jusqu'à ce que je persuade le capitaine qu'on ne pourrait redresser l'axe qu'en le chauffant, l'équipage s'est évertué pendant plusieurs heures à effectuer les manœuvres les plus stupides et les plus imprévisibles au milieu d'une chaleur soporifique. Un nuage de moustiques

s'est installé au-dessus de nous. Par chance, nous sommes tous immunisés contre ce genre de fléau, sauf le géant blond qui supporte l'assaut avec dans les yeux une colère contenue, comme s'il ne savait pas d'où provient le supplice qui l'assaille.

À la tombée du jour, une famille d'Indiens s'est approchée : un homme, une femme, un petit garçon de six ans environ et une petite fille de quatre ans. Ils étaient complètement nus. Ils sont demeurés là, regardant le feu avec une indifférence de reptiles. L'homme et la femme sont l'un comme l'autre d'une beauté irréprochable. Il a les épaules larges et ses membres, bras et jambes, se meuvent avec une lenteur qui révèle mieux encore l'harmonie des proportions. La femme, aussi grande que l'homme, a des seins opulents mais fermes et ses cuisses s'achèvent sur des hanches étroites, arrondies avec grâce. Une légère couche de graisse recouvre tout leur corps et gomme les angles formés par les jointures et les articulations. Tous deux ont les cheveux coupés en forme de calotte, durcis et lissés avec une substance végétale qui les teint en noir ébène et les fait briller sous les derniers éclats du soleil couchant. Ils posent quelques questions dans leur langue mais personne ne les comprend. Leurs dents sont limées et pointues et leur voix ressemble au roucoulement sourd d'un oiseau endormi. La nuit venue, nous sommes parvenus à redresser l'axe de l'hélice, mais nous ne

pourrons la remettre en place que demain. Les Indiens ont attrapé quelques poissons près de la rive et sont allés les manger à l'autre bout de la plage. Le murmure de leurs voix enfantines a duré jusqu'à l'aube. J'ai lu jusqu'à pouvoir trouver le sommeil. De toute la nuit la chaleur n'a pas diminué et, allongé dans mon hamac, j'ai pensé longuement aux sottises indiscretions du duc d'Orléans et à certains traits de son caractère qui se sont répétés chez d'autres membres de la *branche cadette*, plusieurs fois éteinte, avec les mêmes tendances à la félonie, aux aventures galantes, au vil plaisir de la conspiration, à la soif de lucre, et à la perfidie intarissable. Il conviendrait de réfléchir un peu aux raisons pour lesquelles de telles constantes apparaissent de manière implacable, presque jusqu'à nos jours, dans la conduite de ces princes d'origine si différente. L'eau frappe le fond métallique et plat en un bouillonnement monotone et, pour une raison incompréhensible, consolateur.

21 mars

Le lendemain matin, toute la famille est montée dans la chaloupe. Tandis que nous nous débattons sous l'eau pour remettre l'hélice, ils sont restés debout sur le plancher recouvert de palmes

et sont demeurés là toute la journée sans bouger, sans prononcer un mot. Le corps de l'homme, pas plus que celui de la femme, ne possède le moindre duvet. Elle montre son sexe, ouvert comme un fruit tout juste éclos, et lui le sien, avec le long prépuce qui finit en pointe. On dirait une corne ou un éperon, un objet complètement étranger à toute idée sexuelle et sans la moindre connotation érotique. Parfois ils sourient en montrant leurs dents aiguisées et leur sourire perd alors toute expression de cordialité ou de simple convivialité.

Le lamenteur m'explique qu'il est fréquent, dans cette région, que les Indiens voyagent sur le fleuve dans les embarcations des Blancs. Ils n'ont pas l'habitude de donner d'explications et ne disent jamais où ils vont. Un jour ils disparaissent comme ils sont venus. Ils ont un caractère paisible et ne prennent jamais rien qui ne leur appartienne ni ne partagent leur nourriture avec le reste des passagers. Ils mangent des herbes, du poisson cru et des reptiles qu'ils ne cuisent pas non plus. Certains montent sur les bateaux, armés de flèches aux pointes trempées dans le curare, ce poison instantané dont la préparation est un secret qu'ils n'ont jamais révélé.

Cette nuit, alors que je dormais profondément, une odeur de limon en décomposition m'a soudain pris à la gorge, une odeur de serpent en chaleur, un remugle envahissant, douceâtre,

insupportable. J'ai ouvert les yeux. L'Indienne me regardait fixement et me souriait avec une malice qui avait quelque chose de carnivore et relevait en même temps d'une innocence nauséabonde. Elle a posé sa main sur mon sexe et a commencé à me caresser. Elle s'est allongée à côté de moi. En la pénétrant, j'ai senti que je m'enfonçais dans une cire insipide qui se laissait faire sans opposer de résistance, immobile, placide, végétale. La proximité de ce corps mou qui ne me rappelait en rien le contact des formes féminines rendait de plus en plus intense l'odeur qui m'avait réveillé. Une nausée irrépressible montait en moi. Je me suis hâté de finir, pour ne pas avoir à me retirer et à vomir sans être allé jusqu'au bout. L'Indienne s'est éloignée en silence. Entre-temps, dans le hamac voisin, l'Indien, enlacé au corps du Slave, pénétrait celui-ci en poussant un très léger cri d'oiseau en danger. Puis le géant l'a pénétré à son tour et l'Indien a continué de pousser son gémissement inhumain. Je me suis dirigé vers l'arrière et me suis lavé comme j'ai pu pour essayer d'ôter l'immonde couche de boue pourrie qui collait à mon corps. J'ai vomi avec soulagement. De temps en temps me monte encore au nez cette haleine fétide qui, je le crains, n'est pas près de m'abandonner.

Ils sont restés au milieu de la barque, debout, le regard perdu, fixant la cime des arbres, mâchant sans répit une pâte à base de feuilles semblables

à celles du laurier, mélangées à du poisson ou du lézard, animaux qu'ils capturent avec une habileté remarquable. Hier soir, le Slave a mis l'Indienne dans son hamac, et ce matin il s'est réveillé une fois encore avec l'Indien qui dormait dans ses bras. Le capitaine les a séparés, non par pudeur mais, a-t-il expliqué d'une voix bredouillante, parce que le reste de l'équipage pourrait suivre son exemple, ce qui ne manquerait pas de compliquer sérieusement les choses. Le voyage est long, a-t-il poursuivi, et la forêt exerce un pouvoir incontrôlable sur la conduite de ceux qui n'y sont pas nés. Elle les rend irritables et provoque en général des accès de délire qui ne sont pas sans danger. Le Slave a murmuré je ne sais quelle explication que je ne suis pas parvenu à entendre, puis est retourné dans son hamac après avoir bu une tasse de café offerte par le lamaneur qu'il a dû, j'en ai le sentiment, connaître autrefois. Je me méfie de l'obéissante mansuétude de ce géant, dans les yeux duquel pointe parfois l'ombre d'une démence triste et lasse.

24 mars

Nous sommes arrivés au bord d'une grande clairière. Après tant de jours, nous apercevons enfin le ciel et les nuages qui se déplacent avec une lenteur

bienfaitrice. La chaleur est plus intense, mais elle ne nous écrase pas de son accablante densité qui, sous le dôme vert des grands arbres et dans la pénombre immuable, la transforme en un élément qui nous consume avec une obstination implacable. Le bruit du moteur se perd dans les hauteurs et la chaloupe glisse sans que nous sentions son combat désespéré contre le courant. Quelque chose qui ressemble au bonheur s'est installé en moi. Il est facile de discerner aussi chez les autres une sensation de soulagement. Pourtant, dans le lointain, se profile de nouveau l'obscur muraille végétale qui, dans quelques heures, nous engloutira.

Ce paisible intermède ensoleillé et ce silence relatif m'ont permis d'examiner les raisons qui m'ont poussé à entreprendre ce voyage. L'histoire du bois, je l'ai entendue pour la première fois dans la Cordillère, à La Neige de l'Amiral, l'établissement de Flor Estévez. Je vivais avec elle depuis plusieurs mois, soignant la plaie qu'avait laissée sur ma jambe la piqûre d'une mouche venimeuse des mangliers du delta. Flor me traitait avec une tendresse distante mais authentique, et la nuit nous faisons l'amour non sans une certaine incommodité à cause de ma jambe estropiée, et emportés cependant par le sentiment d'être en train de nous guérir et de nous remettre de malheurs que l'un et l'autre portions comme un fardeau écras-

sant. Je crois avoir déjà parlé de l'établissement de Flor et de mon séjour sur le plateau dans des récits antérieurs. Un jour, nous avons vu arriver un camion, conduit par son propriétaire, et transportant un chargement de vaches achetées dans les plaines ; l'homme nous a raconté une histoire de bois que l'on pouvait acheter dans une scierie située en bordure de la forêt vierge, puis transporter sur le Xurandó et revendre à un prix beaucoup plus élevé aux garnisons installées sur les rives du grand fleuve. Ma plaie guérie, et avec l'argent que m'a donné Flor, je suis descendu vers la forêt non sans redouter que cette affaire n'ait quelque chose d'aléatoire. Le froid de la Cordillère, le brouillard permanent qui s'effilochait telle une procession de pénitents entre la végétation naine et duvetée de ces parages, avaient éveillé en moi le besoin subit de m'enfoncer dans l'ardent climat des basses terres. Je rendis, sans l'avoir signé, le contrat qui devait me permettre d'acheminer jusqu'à Anvers un cargo battant pavillon tunisien et ayant besoin de quelques réparations et modifications avant d'être transformé en bananier, et j'alléguai quelques explications maladroites qui intriguèrent sans doute les propriétaires, de vieux amis, camarades d'heurs et de malheurs, que je ne manquerai pas d'évoquer en temps voulu.